20me Année. — N° 4449 — Bureaux : rue Nain, 1 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — Bureaux : rue Nain, 1 — Jeudi 1er Juin 1876

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne. . . . 20 c.
Réclames : » . . . . 25 c.
Faits divers : » . . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place ; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse) ; à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

BOURSE DE PARIS

30 MAI

3 0/0.		67 85
4 1/2.		97 00
Emprunts (5 0/0). . . .		105 00

31 MAI

(*Service gouvernemental*)

3 0/0.		67 75
4 1/2.		98 00
Emprunts (5 0/0)		104 80

Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions	Banque de France	3627 00
»	Socié. géné.	517 00
»	Crédit foncier de France	655 00
»	Chemins autrichiens	537 00
»	Lyon	966 00
»	Est	000 00
»	Ouest	638 00
»	Nord	1255 00
»	Midi	752 00
»	Suez	705 00
6 0/0	Péruvien	19 3/4
Actions	Banque ottomane (ancienne)	353 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	000 00
Londres court		25 24 1/2
Crédit Mobilier		151 00
Turc		13 50
Turc nouveau		00 00

Bourse fermée.

DÉPÊCHES COMMERCIALES
Service particulier du *Journal de Roubaix*

New-York, 30 mai.

Change sur Londres 4.87 1/2; change sur Paris, 5.13 3/4
Valeur de l'or, 112 3/4
Café good fair, (la livre) 16 7/8
Café good Cargoes, (la livre) 17 3/8
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie représentés à Roubaix par M. Bulteau Grymonprez :

Hâvre, 31 mai.

Cotons : Ventes 500 b. Très-ferme tendance, hausse

Liverpool, 31 mai.

Cotons : Ventes 10,000 b. Ferme livrable, raidissant.

Manchester, 31 mai.

Meilleur.

New-York, 31 mai.

Férié.

Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix.

Liverpool, 31 mai.

Cotons : Ventes 1000 balles, disponibles. Marché ferme, livrable, reprise 1/16.

Hâvre, 31 mai.

Cotons : Ventes, hier 6000 b., aujourd'hui calmes.

New-York, 31 mai.

Fêtes.

ROUBAIX 31 MAI 1876.

Bulletin du jour

Une dépêche de la dernière heure nous a appris hier une nouvelle qu'on prévoyait depuis quelques jours. Le Sultan Abdul-Aziz vient d'être déposé et remplacé, en vertu de l'ordre de succession, par son neveu, fils d'Abd-ul-Medjad.

Il nous faut attendre avant de connaître les résultats de cette révolution: aura-t-elle pour conséquence la pacification des provinces insurgées, par suite d'une entente entre la Turquie et les puissances européennes, ou bien l'avénement du nouveau Sultan va-t-il être le signal d'une explosion du fanatisme musulman et d'une grande lutte de races ? nous ne savons.

Le monde financier semble plus rasuré. Voici ce que dit le *Messager de Paris* :

Nous croyons utile de faire ressortir l'importance de l'événement survenu. Abd-ul-Aziz est le souverain qui a conduit la Turquie là où elle en est ; c'est lui qui l'a ruinée, qui l'a déconsidérée: qui, après lui avoir fait perdre le bénéfice de la guerre de Crimée, lui a aliéné toutes les sympathies de l'Europe. Abd-ul-Aziz était un fou qui, soit en frégates cuirassées inutiles, soit en constructions de palais superflus, soit en dépenses des harems ou autres, puisait peut-être plus de 100 millions par an dans le trésor de l'Empire. Abd-ul-Aziz était un incapable qui n'a rien su faire pour accroître les ressources de son empire et pour donner satisfaction à ses peuples. Abd-ul-Aziz quand la banqueroute envers ses créanciers c'est imposée à lui. l'a laissé faire par son grand-vizir Mahmoud, dans des conditions qui n'ont même pas laissé intacte leur réputation de probité privée.

La déchéance d'un tel souverain ne saurait mériter de regrets; le jour de sa disparition est un beau jour pour la civilisation. Nous désirons qu'elle ait eu lieu sans violence, qu'aucun crime ne l'ait souillée. C'est son neveu, son successeur naturel, qui le remplace; l'événement ne relève donc pas d'une révolution.

Les marchés de Constantinople, de Londres, de Paris, se sont trouvés d'accord pour saluer ce changement de règne par un mouvement de hausse prononcé. Cette hausse nous semble indiquer que l'événement est compris partout comme apportant à la situation des éléments d'apaisement.

Les trois empires du Nord s'étaient très engagés dans une voie où l'attitude récente de l'Angleterre les forçait à s'arrêter sinon à rétrograder. La retraite allait être pour eux délicate à accomplir, il restait à en trouver l'explication et la forme.

Le changement de règne arrive à point. L'Europe ne peut moins faire que d'accorder un sursis au souverain nouveau et au jeune parti qui l'a porté au pouvoir; que de leur donner le temps de poser les jalons de la politique qu'ils entendent pratiquer.

La première question que le gouvernement va trancher, est celle de la conduite à adopter envers les pays insurgés. Il n'y aurait pas à être très surpris qu'il cherchât la solution ailleurs que ses devanciers.

En un mot, l'empire ottoman et l'Europe étaient sur un terrain défectueux, tout le monde s'y était plus ou moins compromis; on se trouve replacé sur un terrain neuf, avec l'expérience du passé.

L'événement survenu à Constantinople peut être gros de conséquences heureuses pour le monde entier.

L'invalidation de l'élection de M. le prince de Lucinge établit jusqu'à l'évidence que la majorité de la Chambre des députés obéit à un parti-pris d'intolérance qui confine de fort près à l'injustice. M. Laurier a eu beau démonmontrer que tous les griefs que l'on invoquait et contre l'élu et contre les électeurs n'étaient nullement fondés; il a perdu son temps et son esprit. Le siége était fait, le mot d'ordre donné et reçu, le résultat du vote connu d'avance.

Cette invalidation significative n'a certes pas, par elle-même, une grosse importance. M. le prince de Lucinge se représentera, il sera réélu, et si on l'invalide à nouveau, il en sera quitte pour recommencer l'expérience. Mais elle implique certains effets que l'on ne saurait négliger de mettre en lumière On se demande, par exemple, si la majorité de la Chambre des députés votant de parti-pris, comme elle vient de le faire; l'esprit, le caractère, les garanties du régime parlementaire ne deviennent pas illusoires, ne sont pas violés ouvertement. Par exemple, on discutera demain la grosse question de la liberté de l'enseignement supérieur abordée hypocritement par les radicaux par le très petit côté de la collation des grades, il y a quelques raisons de croire que les résolutions de la majorité ne sont pas moins arrêtées, pas moins inébranlables pour cet objet qu'elles ne l'étaient pour l'invalidation des pouvoirs de M. le prince de Lucinge. En ce cas, à quoi bon la discussion, à quoi bon même la séance publique?

Ces observations et d'autres de même nature qui ont cours dans l'entourage du chef de l'Etat (une lettre de Versailles nous le dit ce matin même), ne laisse pas d'impressionner certains esprits. Il faut que la Chambre des députés se défie de cet excès de zèle qui la porte a laisser entrevoir qu'elle n'est qu'un instrument servile aux mains de certaines ambitions, et non pas une force. Sinon, il deviendrait urgent de prouver aux individualités qui la guident dans ces sentiers aventureux, que leurs ambitions sont factieuses et que tous les instruments peuvent se briser dans la main de qui les emploie.

Une révolution à Constantinople

Nous avons reçu ce matin les dépêches suivantes qui complètent celle que nous avons donnée hier :

Constantinople, 30 mai.

Devant le vœu unanime de toute la population, Abdul-Aziz khan a été détrôné aujourd'hui, et S. M. Mourad V, héritier présomptif du trône impérial et fils aîné d'Abdul-Medjid, a été proclamé sultan.

Toutes les ambassades de la Sublime-Porte à l'étranger ont reçu, signé par Mehmet Ruchdi pacha, le grand vizir actuel, un télégramme identique au précédent.

Le nouveau sultan est né le 20 septembre 1840.

Constantinople, 30 mai.

On s'attend à un ministère nouveau, composé de Midhat pacha, comme grand vizir, de Khalif-Cherif pacha, comme ministre des affaires étrangères, et de Sadik pacha, comme ministre des finances.

On sait que les softas, qui sont les auteurs de la révolution qui vient de s'accomplir, prenaient leur mot d'ordre chez Midhat pacha.

Constantinople, 30 mai.

Sur la proclamation de Mourad effendi comme sultan, les Consolidés ont monté à 15 piastres. Ils étaient restés à 11 10/40 hier soir.

On lit dans le *Temps* :

« Nos renseignements nous permettent de dire que la dépêche chiffrée apportant à l'ambassade ottomane la nouvelle des évènements de Constantinople est partie de cette ville ce matin à sept heures.

» Sadik Pacha s'est rendu ce matin auprès de M. le duc Decazes pour lui communiquer une dépêche commençant ainsi : « Nous, Abdul-Aziz, d'après le vœu de la majorité de nos sujets, abdiquons en faveur de notre neveu, sultan, Mehemmed-Mourad-Effendi, etc... »

» Nous croyons savoir qu'il est dit dans la dépêche originale que les softas ont d'abord exigé que le sultan déposât son titre de khalife, qui le rend inviolable et qui oblige le Cheik-ul-Islam à se prosterner devant lui.

» C'est après avoir renoncé à son titre de khalife qu'il aurait abdiqué son titre de sultan.

» Le nouveau sultan paraît disposé à se séparer du ministre de la guerre, Hussein Avni Pacha, qui était partisan de la succession en ligne directe de Youssouf-Effendi, fils du sultan Abdul-Aziz.

» On sait que le ministre de la guerre était opposé à toute concession à faire aux chrétiens, et qu'il voulait une déclaration de guerre au Monténégro et à la Serbie. Son éloignement sera donc un nouvel avenir dans le monde diplomatique.

» L'avénement de Mehemmed-Mourad est également considéré comme très-heureux.

» Le nouveau sultan est appuyé par le parti vieux-musulman. C'est un homme éclairé et favorable à l'élément européen.

» Il parle correctement français, ce qui aura l'avantage de lui permettre de donner aux ambassadeurs des audiences privées, sans recourir aux drogmans de la Porte et des ambassades, qui y assistaient toujours sous Abdul-Aziz.

» Ce grand évènement détend très-heureusement, » disait aujourd'hui un diplomate du rang le plus élevé.

On lit, d'autre part, dans la *Liberté* :

Une dépêche d'Ems nous apprend que la nouvelle de la chute du sultan est arrivée ce matin même, à huit heures, au prince Gortschakoff.

Aussitôt le grand chancelier a été reçu par l'empereur, et une sorte de conseil des ministres a été tenu.

Cette nouvelle a causé une grande émotion à Ems; tout le monde se tient sur la réserve et cependant on considère la révolution qui vient de s'opérer à Constantinople comme de nature à simplifier la situation et à opérer une détente favorable dans l'attitude de l'Angleterre.

Le prince Orloff a été reçu aujourd'hui, à midi, par le duc Decazes, ministre des affaires étrangères.

Il a, nous dit-on, reçu de notre Gouvernement par la bouche du ministre, l'assurance que la France contribuera par tous ses efforts à assurer, non-seulement le maintien de la paix, mais l'entente parfaite entre la France et les grandes puissances.

On a répandu le bruit que le sultan Abd-ul-Aziz était en fuite. Cette nouvelle, qui pourrait compliquer la situation, est absolument inexacte. Le Sultan détrôné est gardé à vue dans un palais.

Une dépêche du correspondant de l'*Estafette* à Londres lui fait connaitre que c'est après avoir refusé d'adopter une constitution nouvelle qui lui était soumise par les softas qu'Abdul-Aziz aurait été forcé d'abdiquer.

On écrit de Londres à l'*Estafette* :

Lord Derby vient de faire deux déclarations importantes à l'ambassadeur ottoman, desquelles il résulte :

Que la concentration des escadres anglaises dans la Méditerranée n'a pas pour but d'empêcher par la force le passage des vaisseaux de guerre à travers les Dardanelles, si les puissances jugeaient nécessaires de faire une grande démonstration devant Constantinople.

Depuis plusieurs jours, des négociations se poursuivent entre lord Derby et l'ambassadeur français au sujet d'une conférence internationale.

Lord Derby manifeste le vif désir d'arriver à une entente.

Je suis en mesure d'affirmer que l'Angleterre est prête à accepter une conférence internationale, mais sur un programme arrêté d'avance.

On croit même ici que l'Angleterre accepterait comme premier point de ce programme la formation en état semi-indépendant de l'Herzégovine et de la Bosnie pourvu que le traité de Paris fut rigoureusement maintenu.

Les votes d'un marguillier

Un de nos amis nous envoie de Versailles, dans un croquis familier, un exact, vif et agréable portrait de l'un des membres de la majorité républicaine : ce portrait nous a paru assez intéressant et assez typique pour être mis sous les yeux de nos lecteurs. Si nous en avons retranché les noms propres, c'est dans l'espoir que l'original n'a pas terminé ses pérégrinations, et qu'après avoir pris place dans une galerie radicale il reviendra peut-être figurer en meilleure compagnie.

« Il y a, parmi les nouveaux députés,
» un personnage qui est un exemple vivant de l'influence des courants politiques sur la plupart des hommes. C'est un gros industriel, fils de médecin et fort riche. Je le connais depuis longtemps, et je l'ai toujours suivi avec un intérêt de curiosité. Ce gros garçon n'est point méchant, il est conservateur dans le sens matériel et bêtement détourné du mot. Il était l'hôte de la préfecture sous l'Empire; il est devenu l'ami des radicaux sans cesser d'aller à l'église : voire sans cesser d'être marguiller de sa paroisse. Beaucoup de catholiques, ne voyant que le marguillier, ont voté pour lui. Mais les radicaux, plus clairvoyants et mieux avisés, ont vu le parti qu'on pouvait tirer d'un homme de ce caractère : ils en ont fait un député.

» Vous croyez peut-être que la vanité du marguillier est satisfaite ; vous le croyez heureux et triomphant? Pas le moins du monde ! Le pauvre homme passe son temps à voter mal et à pleurer ses votes. Il pourra cesser de pleurer, il ne cessera pas de mal voter. Que voulez-vous ? il poursuit la popularité, il s'abandonne au courant qui nous entraîne, au vent qui souffle.

» Quand il fallut, au commencement d'avril, se prononcer sur l'élection de M. Chesnelong, notre marguillier fut embarrassé ; cependant, au double vote par assis et levé, il a voté la validation. Mais dans le scrutin public, ce hardi conservateur a voté pour l'invalidation. On s'en étonnait à côté de lui : Que voulez-vous? a-t-il répondu, il faut bien songer à ce que disent les électeurs.

» Si la monarchie revient, le marguillier nous reviendra : que la Convention règne, et le marguillier votera la confiscation, l'exil et la guillotine, mais en pleurant; encore qu'il n'ait aucun talent, il se peut qu'un jour il fasse un peu de bruit; aujourd'hui tout est possible.

» Vous qui savez son nom, n'oubliez pas que mon marguillier n'est point seul ; dans la majorité républicaine qui nous gouverne, je vois plus d'un député fait à son image. A vrai dire, si mon marguiller n'est pas un homme, c'est un type. »

CHRONIQUE

On nous écrit de Versailles, 30 mai :

« La candidature de M. Chesnelong au Sénat inamovible fait de grands progrès. On assure que les constitutionnels ont accueilli avec faveur les ouvertures qu'on leur a faites à ce propos. »

L'Orde dit cependant que les conservateurs appuient la candidature au Sénat de M. Buffet. MM. Chesnelong, de Chabaut-Latour, de Lesseps ces désistent, dit-il, en sa faveur.

Le ministre de l'intérieur a, dit-on, reçu deux nouvelles démissions, de sous-préfets, ce qui porterait à dix le chiffre des vacances auxquelles il faudrait pourvoir.

On mande de Gibraltar qu'une frégate française prendra, le 30, à son bord, l'envoyé de l'empereur du Maroc, qui vient à Paris, à Londres et à Rome remercier les gouvernements français, anglais et italien, d'avoir envoyé à son souverain leurs félicitations.

— D'après le *Standart*, cent tonnes de poudre à canon et un million de petites cartouches aurraient été envoyés de l'arsenal de Wolwich à Gibraltar, à Malte, et à la flotte de la Méditerranée. En outre, des canons nouveau modèle seraient placés aux fortifications de Malte et de Gibraltar.

La sous-commission de l'exposition universelle de 1876 n'a point encore terminé sa tâche. Elle s'occupe de préparer, avec les 12 projets primés, un plan d'ensemble qui satisfasse à toutes les exigences d'une installation à la fois élégante et commode.

M. Casimir Périer continue à aller un peu mieux, ses souffrances toujours très-grandes amènent de longues périodes de prostration; mais dans (les intervalles, il parle plus facilement qu'hier) son état est toujours grave; le docteur Woillemier parait cependant ne pas avoir perdu tout espoir. La famille entière est réunie dans l'hôtel et chez M. le duc d'Audiffret-Pasquier, qui habite une maison située dans la même cour. Les visiteurs affluent, mais tous sont obligés de se contenter d'inscrire leurs noms sur un registre. La longueur de la maladie qui est ordinairement foudroyante, quand la goutte remonte au cœur, ainsi que la force de la constitution du malade font espérer que M. Casimir Périer pourra se rétablir.

Le *Français* dit de son côté que, vers la fin de la journée d'aujourd'hui, la faiblesse du malade augmentait et que l'on conservait peu d'espoir.

Avant-hier dans l'après-midi, le duc de Montpensier, le prince d'Orléans, et M. le prince accompagnant Mme la princesse de Saxe-Cobourg-Gotha, ont visité les catacombes, descendant place d'Enfer et remontant par la rue Dareau. Ils se sont rendus ensuite au bassin de Mont souris, dont ils ont visité les réservoirs, et se sont dirigés ensuite du côté de la Maison-Blanche, montés dans quatre voitures découvertes.

On annonce que la princesse Clotilde viendra prochainement passer quelques jours à Paris, pour y assister à la première communion de son fils aîné le prince Victor, qui est, ainsi que son frère le prince Louis, élève du collége de Vanves, succursale du lycée Louis-le-Grand.

Renseignements pris, dit la *Patrie*, la nouvelle que nous avons donnée hier, au sujet du massacre de plusieurs missionnaires en Chine, se trouve, si ce n'est inexacte, au moins exagérée. Il ne s'agirait pas de missionnaires, mais de chrétiens chinois récemment convertis au christianisme, qui ont eu fort à souffrir des mauvais traitements de leurs anciens coréligionnaires.

Plusieurs journaux disent qu'il est question de la formation d'une nouvelle division cuirassée qui serait rattachée à l'escadre d'évolutions et qui serait placée sous le commandement du contre-amiral de Kerjégu.

Mgr l'évêque de Bayeux-et-Lisieux vient d'adresser au clergé et aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale ordonnant une quête annuelle en faveur de l'Université catholique de Paris. Les dons et souscriptions seront spécialement affectés à créer une chaire qui portera le nom du diocèse.

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 1er Juin 1876.

— 34 —

LES

Chevaliers de l'écritoire

XII. LA GRIFFE DE SATAN.

(*Suite*).

Que redoutaient donc les agents du Robert Macaire de la presse.

Rien pour eux.

Seulement, ils connaissaient l'art d'amorcer le public, et s'en servaient avec une diabolique adresse.

Ils ne rougissaient pas d'attribuer à des hommes de Dieu qu'ils supposaient en discussion, en dissendence même avec leurs supérieurs, des repproductions malsaines, découpures amplifiées d'articles des journaux, dont le but évident était le discrédit des maisons religieuses. Ils tendaient de ressusciter les vieux drames de *Mélanie* des *Victimes cloîtrées*... Comme ils ne vivaient que pour satisfaire leurs convoitises d'orgueil de lesprit et de concupiscence de la chair, ils ne comprenaient ni la chasteté des moines, ni la réclusion des femmes, ni les sévères mais consolantes austérités du cloître. Un des côtés de l'âme humaine leur demeurait inconnu : le seul par lequel cette âme atteste son origine divine. Dans les reclus qui jugent la terre indigne d'eux, dans les vierges qui se trouvent trop grandes pour les affections terrestres et ne permettaient pas que le souffle d'un homme éteigne la lampe de l'Epoux, ils ne voyaient que des créatures abusées par un langage impie et contre nature, de tristes femmes dont les regrets devaient être éternels.

Quand on entend des hommes parler de la sorte et juger de cette façon les plus graves, on est tenté de leur demander : « N'avez-vous donc jamais regardé autour de vous ? » La condition de la femme, dans quelque rang quelle se trouve placée, est-elle si heureuse qu'il faille la féliciter de vivre au millieu d'hommes qui la froissent, la dédaignent ou l'avilisent ? Trouve-t-elle bien pour son esprit, son âme et son cœur, la manne qu'elle implore et dont elle a faim ?

Fait-on aux femmes qui travaillent la part assez large, pour que le besoin ne frappe pas à leur porte ?

A celles d'une condition moyenne, ouvre-t-on des débouchés qui leur permettent d'ajouter à l'aisance de la famille ?

Les emplois les plus sédentaires et les plus faciles sont accaparés par des hommes.

Les hommes repoussent les femmes, même de l'imprimerie, où il semble que leurs doigts trouveraient i prestement les lettres dans la casse.

La femme née dans la classe bourgeoise, situation périlleuse où elle se trouve sans cesse en face d'un luxe qu'elle ne peut atteindre et avec lequel elle brûle de lutter, voit le plus souvent un mari incrédulle sourire de l'éducation qu'elle reçut dans sa famille et la traiter avec un dédain marqué. Plus il est ignorant, plus il se gonfle, se pose, et se montredur à son égard. Elle trouve des désillusions dans le mariage, des tentations autour d'elle ; elle n'a pas toujours d'enfants pour se consoler et se défendre. Elle souffre, se tait et pleure... Parfois les leçons de son mari portent des fruits : fruits amers, plein de cendre empoisonnée ; on lui a ôté Dieu ! elle cherche à se cramponner, à s'attacher à quelque chose...

L'appui est un roseau qui se brise et lui ensanglante les mains ; elle tombe, roule, revient à elle meurtrie, repentante, et reduite à pleurer avec des larmes de sang les mensongères idoles qu'elle éleva de ses mains...

Si nous regardons plus haut, les besoins intelligents grandissent, et l'homme semble prendre à tache de refuser de les satisfaire.

Souvent la femme, lassée d'attendre et d'aspirer en haut, se rejette sur les banalités de la vie, s'abaisse à jouer le rôle d'une poupée à la mode, et finit par oublier qu'elle avait une autre mission à remplir que celle de conférer avec sa marchande de chapeaux.

Que fait-on pour les femmes?

Les livres qu'elles peuvent lire sont rares.

On spécule trop sur le scandale, pour que celles qui le respectent osent ouvrir la plupart des productions modernes.

Les journaux que l'on compose expressément pour elles portent le cachet spécial d'une littérature à la guimauve, affadissante, et qui finit par les rebuter.

La difficulté d'écrire des choses honnêtes douées d'un véritable intérêt décourage la plupart des écrivains.

Une autre cause qui diminue considérablement le nombre de ceux qui travaillent pour les publications morales, c'est, il faut l'avouer, les conditions presque toujours inacceptables qui sont posées aux romanciers.

De ce qu'ils respectent Dieu et la société, il ne s'ensuit pas qu'ils aient fait vœu de pauvreté; la chasteté de leurs productions n'entraîne pas la nécessité d'habiter une mansarde et de n'avoir qu'un habit blanchi aux coutures.

Le mercantilisme pressure trop les écrivains religieux.

Il en résulte souvent qu'ils désertent la presse qui les affame pour celle qui les rétribue.

Les journaux de femmes, de jeunes filles et d'enfants, restent dès lors abandonnés à des mains inexpérimentées, à des cerveaux étroits, à des écrivains sans verve, qui n'enveloppent pas l'austérité du fond du prestige de la forme, et laissent tomber de leurs plumes d'insignifiantes *Nouvelles* ou des *Mélanges* sans intérêt, précédant les seuls articles qu'elles puissent alors se résoudre à lire : l'article *Modes !*

Il est une autre classe de femmes : celle-là lit, étudie, va au fond des questions nouvelles, s'édifie sur les doctrines et discute les faits. Elle prend la plume, le pinceau où l'ébauchoir, mais de celle-là nous ne nous occuperons pas. Elle est une exception; exception le plus souvent triste et déçue. Son foyer est parfois sans âme vivante, et l'on se demande où est sa famille. Elle porte dans sa renommée le deuil du bonheur domestique.

On conçoit, d'après ce que nous venons de dire, que plus d'une âme naïve s'effare et recule. quand il lui est donné de juger sainement ce qui se passe autour d'elle.

Que fera-t-elle, si le monde lui semble vide, si rien ne l'attire, si ce qu'elle voit l'épouvante, si ce qu'elle devine lui soulève le cœur? A qui s'adresser? où fuir? où se cacher, pour échapper aux désillusions, à toutes les peines qui la menacent comme fille, comme épouse, comme mère?

Si elle ne se sent point la force de porter ce lourd fardeau, si elle a peur de voir tomber avant elle ceux qui soignèrent son enfance, si elle redoute que l'on comprenne et récompense mal les générosités d'une âme aimante, si elle se dit en regardant la Vierge de douleurs, qu'elle aimerait mieux mourir que de pleurer sur un berceau, il faut alors qu'elle fuie dans un de ces asiles où tout est solitude, paix et silence, où Dieu lui-même vous conduit dans l'attente d'une ineffable béatitude.

Aux angoisses du présent succèdent toutes les espérances de l'avenir.

Elle ignorera nos joies fausses, elle trouvera des félicités véritables.

Au lieu du mensonge des amitiés terrestres, elle jouira de l'amour qui ne trompe jamais.

Au lieu de se traîner dans les chemins abattus et fangeux, elle suivra la *voie* qui mène à la *Vie*.

Pourquoi donc la plaindre cette *colombe blessée* qui se réfugie *dans les trous de la pierre*? Ce sont des hommes, on le voit bien, qui conçoivent le plan de ces livres et qui les écrivent. Des hommes qui se débarrassent le plus vite qu'ils peuvent des obligations de la famille, ou s'y soustraient d'une façon absolue. La femme comprend trop quel bienfait est pour elle l'enceinte du cloître, pour jamais s'élever contre l'austérité de sa règle. Après tant de bruit, comme elle appelle le silence ! Après avoir vécu dans une société vide et égoïste, comme elle se plonge avec joie dans la solitude !

Le siècle le plus brillant, le plus bruyant, le plus rempli de gloires appartenant à tous les genres : gloire des armes, gloire des lettres, le siècle de Louis XIV, et le dix-huitième, ont prouvé comment les femmes jugent le couvent.

On répète souvent que les filles nobles y étaient envoyées afin que la fortune